

## « La relation littéraire : “carrefour d’absences” ou “commerce” ? »

Dr. François Bizet

### Abstract

The starting point of this presentation lays in a series of remarks proposed by Philippe Hamon on “differed communication”. The idea of a specificity of literary relation, marked by decontextualization, is, from Proust’s *Against Sainte-Beuve* to Bataille’s *Inner Experience*, a *topos* in many writers’ discourses, as well as in literary critic, during the second part of the 20<sup>th</sup> century. However, the readers of the Enlightenment, and even those of the Renaissance, like Montaigne and Machiavel, obviously had another conception of the dialectic of reading. We suggest here an outline of what could be a genealogy of that second way, primarily called by Humanists “commerce”, and still conceived as such by Sartre, in the 1940’s. If the feeling of an immediate and unfailing presence of authors, even dead ones, is a constant feature in the 14<sup>th</sup>, 15<sup>th</sup>, and 16<sup>th</sup> centuries, we particularly focus here on Petrarch’s *Secretum*, a dialogue with Augustine, and *Familiar Letters* to Ancients (Cicero, Homer), in which the author consciously ignores the constraints of reality in order to establish a fictive community of readers.

A l’origine de cette réflexion sur la relation littéraire, il y a ce qu’Austin appelle une communication « malheureuse »<sup>1</sup>, un malentendu qui vaut peut-être la peine qu’on s’y arrête car il repose sur une belle formule : « La littérature est un carrefour d’absences. Personne n’est là. Baudelaire n’est pas là pour moi. Je ne suis pas là pour Baudelaire ».

Ces phrases sont d’autant plus parfaites, dans leur balancement rhétorique, qu’un concours de circonstances leur a pour ainsi dire *dérobé* leur auteur. D’après un article où je les ai vues citées pour la première fois (mais dont je n’ai malheureusement pas retenu l’auteur...), ces phrases sont de Philippe Hamon, et il est en effet possible qu’il les ai prononcées lors du

---

<sup>1</sup> J. L. Austin, *Quand dire, c’est faire* (1962), Seuil, « Points », 1991, p. 73

colloque « Qu'est-ce que le style ? », en 1991, alors qu'il sinterrogeait sur la question « centrale » du « statut différé de la communication littéraire »<sup>2</sup>. Cependant, la publication des actes, en 1994, et de la communication, « Stylistique de l'ironie », ne les reprend pas, ou plutôt les reprend autrement :

« “Carrefour d’absences” (J. Starobinski), communication non susceptible d’interlocution alternée, autorégulatrice et modificatrice, sans réajustement permanent possible, décontextualisée, ces traits définitoires de la communication littéraire conditionnent sans doute la façon dont on doit poser le problème : comment être ironique en régime différé ? »<sup>3</sup>.

Les lecteurs de romans policiers savent que l'enquête conduit souvent à l'enfouissement de l'objet de l'enquête. L'enquêteur que j'étais alors, sur la foi d'un auteur inconnu, se retrouvait soudain devant deux auteurs bien connus. J'ai donc poussé plus loin l'investigation, jusqu'à l'essai qui, en 1996, découvre le lien essentiel de l'ironie et de cette communication « écrite, différée, à la fois expressive, communicative et esthétique »<sup>4</sup> qui caractérise la littérature.

En vain :

« Carrefour d’absences (l’auteur n’est pas là pour le lecteur, et réciproquement ; le référent n’est là ni pour l’auteur ni pour le lecteur), le texte littéraire est par essence voué au malentendu »<sup>5</sup>.

Ma réflexion reposera donc sur une formule orpheline, un énoncé inexplicablement arraché aux lois de l'énonciation. Une parole incréée, auto-suffisante en quelque sorte, comme put la rêver Mallarmé lorsqu'il élaborait son impossible « Livre » :

« Impersonnifié, le volume, autant qu'on s'en sépare comme auteur, ne réclame approche de lecteur »<sup>6</sup>.

Énoncé sans racines, et par conséquent, soustrait aux lois de la réception. Car comment recevoir quelque chose dont l'émission se pose comme énigme ? Qu'est-ce qu'un texte dont le scripteur, selon le vœu même de Mallarmé, « se retranche »<sup>7</sup> ? Quel est le statut d'un texte dans lequel, selon Rimbaud, « Je est

<sup>2</sup> P. Hamon, « Stylistique du texte ironique », in *Qu'est-ce-que le style ?*, PUF, « Linguistique nouvelle », 1994, p. 153

<sup>3</sup> Id.

<sup>4</sup> P. Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Hachette Supérieur, « Recherches littéraires », 1996, p. 41

<sup>5</sup> Ibid., p. 4

<sup>6</sup> S. Mallarmé, « Quant au Livre », *Igitur, Divagations, Un Coup de dés*, Gallimard, « Poésie », 1976, p. 258

<sup>7</sup> « Qui écrit, intégralement se retranche », S. Mallarmé, cité par P. Quignard, *Petits traités II*, « Folio », 1997, p. 176

un autre »<sup>8</sup> ? Ou de ce texte où s'opère, selon André Breton, la « disparition totale de Lautréamont derrière son œuvre »<sup>9</sup> ? Et si l'on veut remonter à la source de ces révolutions poétiques capitales, quel type de réception doit-on concevoir pour un texte déserté, régi selon Novalis par une loi fondamentale du langage qui l'apparente aux « formules mathématiques » : « ... – elles constituent un monde en soi – elles ne jouent qu'entre elles, n'expriment rien sinon leur merveilleuse nature... »<sup>10</sup>.

Immanquablement, les violences faites à l'encontre du sujet de l'écriture depuis le Romantisme retentissent dans le sujet de la lecture : il nous faudrait donc, en tant que lecteurs, nous retirer, nous oublier, « supprimer le Monsieur »<sup>11</sup> comme l'écrivait Mallarmé, pour une communication qui ne doive plus rien au modèle – absolu ? – de la transitivité et de l'interaction, ou pour employer un langage plus classique, de la « conversation »<sup>12</sup>.

Bien après Proust, pour qui l'acte de lecture ne pouvait être sans dommages dissocié de la réclusion et du silence<sup>13</sup>, et qui stigmatisait chez Sainte-Beuve la confusion entre littérature et rendez-vous mondain<sup>14</sup>, l'idée d'une spécificité de « l'acte psychologique original appelé lecture »<sup>15</sup> a souvent été réaffirmée, voire même, radicalisée : par les écrivains (de Georges Bataille à Pascal Quignard), et par les théoriciens de la littérature.

La notion de « communication » de Bataille, par exemple, au milieu des désastres de la guerre, a porté la question à incandescence. La fusion communielle, fulgurante et vertigineuse des êtres, où rien n'est communiqué que la ruine, Bataille l'a d'abord entrevue dans le champ d'une « sociologie sacrée »<sup>16</sup>. C'est dans le sacrifice ou l'érotisme que la « communication » foudroie : « Et surtout *plus d'objet*. L'extase n'est pas l'amour : l'amour est possession à laquelle est nécessaire l'objet, à la fois possesseur du sujet, possédé par lui. Il n'y a plus sujet = objet, mais "brèche béante" entre l'un et l'autre et,

<sup>8</sup> A. Rimbaud, « Lettre à Paul Demeny » (15 mai 1871), *Poésies, Une saison en enfer, Illuminations*, Gallimard, « Poésie », 1973, p. 202

<sup>9</sup> A. Breton, *Nadja*, Gallimard, « Folio Plus », 1998, p. 18

<sup>10</sup> F. Novalis, « Monologue » (III. 194), cité par T. Todorov, *Théories du symbole*, Seuil, « Points Essais », 1985, p. 209

<sup>11</sup> S. Mallarmé, « La musique et les lettres », *Igitur, Divagations, Un Coup de dés*, op. cit., p. 370

<sup>12</sup> « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle il ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées » (R. Descartes, *Discours de la méthode, Œuvres, Lettres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1953, p. 128).

<sup>13</sup> M. Proust, *Sur la lecture*, Arles, Actes Sud, 1988, p. 29 ; et *A la recherche du temps perdu, Le Temps retrouvé*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. IV, 1989, p. 476.

<sup>14</sup> M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 225

<sup>15</sup> M. Proust, *Sur la lecture*, Arles, Actes Sud, 1988, p. 26

<sup>16</sup> G. Bataille, « Rapports entre "société", "organisme", "être" (1) », *Œuvres complètes*, vol. II, Gallimard, 1973, p. 291

dans la brèche, le sujet, l'objet sont dissous, il y a passage, communication, mais non de l'un à l'autre : *l'un et l'autre* ont perdu l'existence distincte »<sup>17</sup>.

Ce fragment est extrait de *L'Expérience intérieure*. Il n'est pas anodin que l'essai dans lequel Bataille entreprend une sorte de théorie à rebours de la « communication » ait pour figures tutélaires Marcel Proust et Arthur Rimbaud. C'est le signe que la notion est également pertinente lorsqu'il s'agit de rendre compte du phénomène littéraire. En 1957, *La Littérature et le Mal*, qui se présente comme un manifeste de la communication poétique, se réfère à son tour à Mallarmé. «...l'auteur était là pour se supprimer dans son œuvre, et il s'adressait au lecteur, qui lisait pour se supprimer »<sup>18</sup>.

Nous voici revenus au beau milieu du « carrefour d'absences », mais, cela est aussi très net, assez loin d'une communication *différée*. C'est à ce titre que l'on peut parler de radicalisation. La « communication » selon Bataille, c'est non seulement l'envers d'une conception pragmatique du langage, c'est aussi l'envers de toute dialectique. On comprend qu'une telle notion se lie si souvent et si intimement à la poésie, définie par Bataille comme « holocauste de mots »<sup>19</sup>. Par l'usage sacrificiel qu'elle fait du langage, la poésie se place résolument en dehors de la dimension spéculative du discours. Dès lors, la « communication », qui est « poétique ou n'est rien »<sup>20</sup>, est l'envers du projet. Elle n'a aucune tentation de l'épargne, et s'engouffre au contraire dans *tous* les discours – y compris le discours philosophique –, en une dépense improductive ou « consommation souveraine »<sup>21</sup>. Aucun terme de la pensée n'étant envisagé, le savoir se retourne infiniment en non-savoir, et le sens en non-sens. Dans de telles conditions, à quel moment une *rencontre* entre auteur et lecteur pourrait-elle se situer ? Et peut-on d'ailleurs encore parler, phénoménologiquement, d'une rencontre entre le « monde du texte » et le « monde du lecteur »<sup>22</sup>, selon les termes de Paul Ricœur ? La communication littéraire n'a pas ici changé de place ou de moment, elle a littéralement changé de nature.

Qu'en est-il de la théorie ? Nombreux sont ceux qui ont confirmé la spécificité de la communication littéraire. Pour Tzvetan Todorov, par exemple, la présence du narrataire dans un texte est une application de cette « loi sémiotique générale selon laquelle “je” et “tu” (ou plutôt : l'émetteur et le récepteur d'un énoncé) sont toujours solidaires », mais il précise aussitôt que

<sup>17</sup> G. Bataille, *L'Expérience intérieure, Œuvres complètes*, vol. V, Gallimard, 1973, p. 74

<sup>18</sup> G. Bataille, *La Littérature et le Mal*, Gallimard, « Folio-Essais », 1990, p. 139

<sup>19</sup> G. Bataille, *L'Expérience intérieure*, op. cit., p. 158

<sup>20</sup> G. Bataille, *La Littérature et le Mal*, op. cit., p. 151

<sup>21</sup> Ibid., p. 148

<sup>22</sup> P. Ricœur, *Temps et récit*, vol. III, *Le Temps raconté*, Seuil, 1985, p. 228-263

nul ne peut présager de l'évolution d'un « échange »<sup>23</sup> littéraire selon les critères de cette loi. Pourquoi cela ? On doit peut-être chercher la réponse chez un grand lecteur de Bataille, Roland Barthes, au plus fort de sa période structuraliste : « La parole n'est ni un instrument, ni un véhicule : c'est une structure ». Et cette parole devenant chez l'écrivain « une matière (infiniment) travaillée ; [...] le réel ne lui est jamais qu'un prétexte (pour l'écrivain, *écrire* est un verbe intransitif) »<sup>24</sup>. Plus d'objet : ni direct, ni indirect. L'écriture n'est pas un vecteur, ni un moyen. Et si elle assure encore un lien entre les deux instances de la relation littéraire, il va de soi que ce lien n'est plus de nature médiatique.

Les années qui suivirent ne laissèrent pas d'interroger cette intransitivité. Michel Picard interroge : dans une fiction, « *qui est le "locuteur" ? Quand se situe la "communication" ?* ». Réponse :

« Non seulement il n'y a [...] pas "communication", au sens habituel du terme, mais il n'y a pas davantage "communication décalée" »<sup>25</sup>.

Telle est aussi la position de Michel Charles : « On ne lit pas ici un déjà-écrit, il n'y a pas de "communication". On lit une rhétorique, rien de plus, un montage destiné à définir une situation de lecture particulière »<sup>26</sup>.

Ces attaques répétées contre ce que Jacques Leenhardt appelle « la conception essentialiste du message-texte »<sup>27</sup> ont-elles porté le coup de grâce à l'idée d'une relation contractuelle, avatar de la conception classique de « conversation » ? Ces dénonciations de la « fausse symétrie »<sup>28</sup> propre à la relation littéraire ont-elles eu raison de ce qu'on pourrait appeler, sur le modèle proposé par Michael Riffaterre de « l'illusion intentionnelle » et « référentielle »<sup>29</sup>, une *illusion communicationnelle* ? L'illusion, Leenhardt et Picard le déploraient, offre quelque résistance. A la même époque, certains théoriciens la ranimaient sous le nom évocateur de *pacte*<sup>30</sup>.

<sup>23</sup> T. Todorov, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, vol. 2, « Poétique », Seuil, « Points », 1968, p. 67

<sup>24</sup> R. Barthes, « Écrivains et écrivains », *Œuvres complètes*, vol. II [Livres, textes, entretiens 1962-1967], Seuil, 2002, p. 405

<sup>25</sup> M. Picard, *Lire le temps*, Minuit, « Critique », 1989, p. 52

<sup>26</sup> M. Charles *Rhétorique de la lecture*, Seuil, « Poétique », 1977, p. 301

<sup>27</sup> J. Leenhardt, « Introduction à la sociologie de la lecture », *Revue des sciences humaines*, n° 177 (janvier-mars 1980), p. 53

<sup>28</sup> P. Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, François Maspéro, 1971, p. 90

<sup>29</sup> M. Riffaterre, « L'illusion référentielle », *Littérature et réalité*, Seuil, « Points », 1982, p. 93. Pour une synthèse des polémiques autour de ces « illusions » littéraires, voir A. Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Seuil, « La Couleur des idées », 1998, chapitres 2 et 3.

<sup>30</sup> Voir P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, « Points essais », 1996. Le « pacte » de Philippe Lejeune est lui-même à l'origine de divers pactes génériques, ainsi que du « pacte communicationnel » de Bernard Valette (*Esthétique du roman moderne*, Nathan-Université, 1993, p. 154). D'autre part, on note certaines inerties dans les théories de la réception et la sémiotique. Si beaucoup ont validé les conceptions mallarméenne et proustienne, c'est en subordonnant le « discours fictionnel » ou « esthétique » au primat

Une chose est sûre : l'affirmation d'une essence alternative (voire dissidente, ou, si l'on veut se placer dans la perspective de Pierre Bourdieu : *autonome*<sup>31</sup>) de la communication littéraire, a toujours pris un tour oppositionnel, et le plus souvent polémique. On pense aux critiques tonitruantes de Flaubert à l'encontre des écrivains bourgeois, ceux que Mallarmé appelaient d'une manière plus feutrée les « camelots »<sup>32</sup>. On pense aussi bien sûr à *Contre Sainte-Beuve*. Et dans le cas de Bataille, il faut prendre toute la mesure des circonstances dans lesquelles il énonce la distinction entre « *communication faible* » – utilitaire –, et « *communication forte* » – souveraine –, procédé tout à fait inédit dans son œuvre. Nous sommes dans les années 1950, au moment où la littérature engagée tente, après trois décennies de surréalisme, de gagner ses lettres de noblesse. Le dernier chapitre de *La Littérature et le Mal*, où semble se fixer la conception bataillienne de la relation littéraire, n'est donc pas tant consacré à Jean Genet qu'à une réfutation des positions de son mentor – Jean-Paul Sartre – sur la littérature. La « communication » s'oppose alors, frontalement, à des notions que l'auteur de *Qu'est-ce que la littérature ?* avait développées quelques années plus tôt : collaboration, « va-et-vient dialectique »<sup>33</sup>, « commerce » :

« ...la lecture est commerce du lecteur avec l'auteur »<sup>34</sup>.

J'aborde maintenant, à travers ce vocable un peu désuet, le second aspect de cet exposé.

Nous voici donc devant deux approches antinomiques de la relation littéraire. Il ne fait guère de doute que chacun des modèles est déterminé culturellement, par un processus remontant très haut dans ce qu'on doit appeler une « *histoire de la lecture* »<sup>35</sup>, ainsi qu'à l'intérieur d'une « *anthropologie de la lecture* »<sup>36</sup>. La « communication » de Bataille puise au-delà de Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont et Mallarmé, à la source du premier romantisme allemand (Novalis et Karl-Philip Moritz), en une refondation sacrale du

d'un schéma strictement informationnel, *alpha et oméga* qui doit, pour Wolfgang Iser ou Umberto Eco par exemple, servir de critère absolu (W. Iser, *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, trad. E. Zsnycer, Liège, Mardaga, « Philosophie et langage », 1997, p. 117 ; et U. Eco, *La Structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, Mercure de France, 1972, p. 39).

<sup>31</sup> P. Bourdieu, *Les Règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, « Libre examen », 1992, p. 10

<sup>32</sup> S. Mallarmé, « Le mystère dans les lettres », *Igitur, Divagations, Un Coup de dés*, op. cit., p. 275

<sup>33</sup> J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, « Folio-Essais », 2001, p. 62

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 271

<sup>35</sup> Voir G. Cavallo & R. Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Seuil, « Points-Histoire », 2001 ; et A. Manguel, *Une histoire de la lecture* (1996), trad. C. Le Bœuf, Actes Sud, « Babel », 1998

<sup>36</sup> J. Svenbro, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, La Découverte, « Textes à l'appui », 1988

langage. Refondation qui s'annonçait d'autant plus urgente, à l'époque, que le triomphe des moyens industriels de communication était rapide et implacable. La menace avait d'ailleurs été désignée très tôt, en 1847, par Kierkegaard, dans un texte où il analysait la tension toute nouvelle entre une « communication directe » (mécanique) et « communication indirecte » (« éthico-religieuse »<sup>37</sup>). C'est cette même tension qu'on retrouve un siècle plus tard, dans ses grandes lignes, dans la théorie bataillienne.

Or, les racines intellectuelles du « commerce » ne sont pas moins prodigieuses. La notion tire en effet sa richesse des pratiques grecques et latines de la lecture, majoritairement marquées par l'oralité (la *recitatio*, par exemple, ou lecture publique, dans la Rome impériale du I<sup>er</sup> siècle) ; puis de l'élaboration, à partir de saint Augustin jusqu'à Pétrarque et Montaigne, d'une fonction dialogique de l'écrit ; enfin, de l'explosion, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une lecture « utile » centrée sur la circulation et l'échange, et constitutive d'une nouvelle identité sociale et culturelle, mais aussi d'une lecture « sentimentale », née selon Robert Darnton d'un « immense besoin de contact avec la vie derrière la page imprimée »<sup>38</sup>.

« La lecture est commerce du lecteur avec l'auteur » : cet usage presque archaïque chez un auteur si passionnément tourné vers l'avenir, tel que l'était Sartre, m'a alerté. C'est le terme qu'emploie Montaigne dans le Livre III de ses *Essais*, au chapitre « De trois commerces »<sup>39</sup>, lequel paraît lui-même s'inspirer d'un traité de Pétrarque sur *La Vie solitaire*<sup>40</sup>. Autre signe, symptomatique peut-être, d'une continuité, le thème de la « familiarité »<sup>41</sup> avec les Anciens, qui irrigue tout le discours de la Renaissance<sup>42</sup>, et qu'on retrouve chez le Sartre des *Mots*<sup>43</sup>.

La notion de « commerce » familial semble renvoyer à ce que je voudrais appeler les fondements *humanistes* de la relation littéraire. C'est sans doute *contre* elle, contre une conception qui fait trop de place à la fonction phatique

<sup>37</sup> S. Kierkegaard, *La Dialectique de la communication religieuse et éthico-religieuse, Œuvres complètes*, vol. XIV, Ed. de l'Orante, 1980, p. 375

<sup>38</sup> R. Darnton, « Rousseau und seine Leser » (1985), cité par Reinhard Wiyymann, « Une révolution de la lecture à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ? », in G. Cavallo & R. Chartier (dir.), op. cit., p. 370

<sup>39</sup> Montaigne, « De trois commerces », *Essais*, III, 3, Arléa (éd. de Cl. Pinganaud), 1992, pp. 638-640

<sup>40</sup> F. Pétrarque, *La Vie solitaire*, trad. P. Maréchaux, Rivages poches, « Petite bibliothèque », 1999, pp. 267-269

<sup>41</sup> Montaigne, « Défense de Sénèque et de Plutarque », *Essais*, II, 32, op. cit., p. 558

<sup>42</sup> Voir F. Braudel, *Grammaire des civilisations*, Flammarion, « Champs », 1993, p. 384

<sup>43</sup> « Aujourd'hui encore, ce vice mineur me reste, la familiarité. Je les traite en Labadens, ces illustres défunts ; sur Baudelaire, sur Flaubert je m'exprime sans détours » (J.-P. Sartre, *Les Mots*, « Folio », 2001, p. 58).

du langage<sup>44</sup> et qui construit implicitement toute lecture « comme une oralisation »<sup>45</sup>, et ce bien après même que la lecture silencieuse se fut imposée, qu'a commencé à se manifester une littérature du retrait, de la disparition, du silence. C'est donc à elle qu'il faut revenir, dans une visée généalogique, pour apprécier l'ampleur de la révolution opérée.

« La littérature est un carrefour d'absences » : aucun auteur classique n'aurait tenu pour pertinente cette formule, qui dans sa transparence presque mathématique nous apparaît peut-être aujourd'hui comme un absolu. Pour Machiavel, par exemple, il ne saurait se concevoir de « communication différée » : « Le soir tombe, je rentre au logis. Je pénètre dans mon cabinet [...] j'entre dans la cour antique des hommes de l'antiquité. Là, accueilli avec affabilité par eux, je me repais de l'aliment qui par excellence est le mien, et pour lequel je suis né. Là, nulle honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions, et eux, en vertu de leur humanité, ils me répondent »<sup>46</sup>. « ...en vertu de leur humanité » : qu'importe à Machiavel que Polybe soit mort, il lui suffit d'*avoir été* homme de parole. Les livres qu'il a laissés tiennent lieu de sa personne, pas seulement en raison de cette « pénétrabilité »<sup>47</sup> particulière de l'écrit dont nous parle la phénoménologie, mais parce que, depuis saint Augustin, il est établi que « l'écriture [...] a été inventée pour nous permettre de nous entretenir même avec les absents »<sup>48</sup>. Pareillement, il importe peu à Machiavel que Dante soit mort depuis deux siècles lorsqu'il écrit son *Discours sur la langue* : cette œuvre, qui est une réponse au *De vulgari eloquentia*, commence comme un discours, et Dante y est traité à la troisième personne. Puis, soudain, au milieu du texte, sans que sa dynamique interne ne l'exige vraiment, et comme si l'auteur ne pouvait résister à la tentation de s'*entretenir* avec son adversaire, de se retrouver en situation de débat, de joute verbale avec un véritable « interlocuteur », le discours devient dialogue –

<sup>44</sup> A six siècles de distance, c'est à la même veine communicative du langage que Pétrarque et Sartre sont sensibles (F. Pétrarque, *La Vie solitaire*, op. cit., p. 268 ; et J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, op. cit., pp. 25, 86, 251 et 265).

<sup>45</sup> R. Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, n° 6 (44<sup>e</sup> année), novembre-décembre 1989, p. 1512

<sup>46</sup> N. Machiavel, *Lettres familières, Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 1436

<sup>47</sup> G. Poulet, *La Conscience critique*, Librairie José Corti, 1971, p. 277

<sup>48</sup> Saint Augustin, *Doctrine chrétienne* (XV, X, 19), cité par T. Todorov, *Théories du symbole*, op. cit., p. 54. Formule reprise en substance par un des pionniers de l'imprimerie italienne, contemporain de Machiavel, Aldo Manuzio : l'imprimé permet de « converser librement avec les morts glorieux » (cité par A. Manguel, *Une histoire de la lecture*, op. cit., p. 168).



et Dante une deuxième personne, un « tu » qui, après avoir été convoqué pour la démonstration, prend piteusement « congé »<sup>49</sup> une fois vaincu.

Cette indifférence à la mort, on la trouve à une autre époque de refondation du langage et du savoir : chez Pétrarque<sup>50</sup>. Mais chez le poète – je pense particulièrement à *Mon secret*, qui se présente sous la forme d'un long entretien avec saint Augustin –, le recours au dialogue est moins ostensiblement rhétorique. L'idée d'un débat passionné n'en est pas absente, mais c'est d'un débat intérieur qu'il s'agit, d'une méditation qui ne peut prendre forme que par la médiation d'une parole autre, celle à la fois d'une autorité et d'un pair. En cela, *Mon secret* est aussi moins didactique que le *Discours sur la langue*. Augustin est alors davantage qu'un auteur, à savoir un simple nom sur la couverture d'un volume, avec lequel on entretiendrait un rapport purement intellectuel. Il est une présence spirituelle, que le volume ne suffit pas à contenir, un verbe qui ne demande qu'à s'incarner dans une voix bienveillante et rigoureuse, pour tout dire : amicale.

Ce mépris de la mort prend même chez Pétrarque une forme qui peut troubler notre sensibilité moderne et rationalisante. *Mon secret*, comme son titre l'indique, est un livre de l'ombre et du silence. Pétrarque ne le destinait pas à la publication et, de fait, il ne fut diffusé qu'après sa mort. En revanche, Pétrarque a rendu publique une série de lettres à des destinataires qui avaient peu de chances de les lire un jour : Cicéron, Homère, Virgile, Horace, etc.<sup>51</sup>. Je rapporterai ici deux circonstances remarquables.

En 1345, dans une bibliothèque de Véronne, Pétrarque découvrit des lettres inédites de Cicéron. Sous le choc de l'évènement, et quelque peu déçu par un aspect de l'épistolier qu'il ne connaissait pas, il décida de lui écrire une lettre où il ne ménagea pas ses critiques. Mais ce n'est pas l'aspect polémique qui nous intéresse ici. Voici comment Pétrarque s'adresse à son *correspondant* : « Et alors que je lisais, il me semblait entendre vibrer ta voix [...]. Maintenant

<sup>49</sup> N. Machiavel, *Discours ou plutôt dialogue dans lequel on examine si la langue dans laquelle ont écrit Dante, Boccace et Pétrarque doit s'appeler italienne, toscane ou florentine*, (Œuvres complètes, op. cit., pp. 169 et 184

<sup>50</sup> « Ici, je rassemble tous les amis que j'ai ou que j'ai eus, et non seulement ceux dont j'ai éprouvé l'amitié au cours d'une longue fréquentation et avec qui j'ai vécu, mais aussi ceux qui vécurent il y a bien des siècles, que je ne connais que par leurs lettres ou dont j'admire les exploits, le caractère, la vie, la langue et l'intelligence. Ils viennent de tous lieux et de toutes les époques dans cette étroite vallée, je les réunis souvent autour de moi et leur parle avec un plaisir plus grand que celui que je retire d'une conversation avec des personnes qui croient être vivantes » (F. Pétrarque, *Lettres familières*, XV, 3, 14, cité par U. Dotti, *Pétrarque*, trad. J. Nicolas, Fayard, 1991, p. 223).

<sup>51</sup> Ces lettres forment le volume XXIV des *Familières* (Lettres familières), sous le titre de « *antiquis illustrioribus* ».

c'est ton tour d'écouter »<sup>52</sup>. Mais le plus étonnant est à venir : Pétrarque s'étant sans doute repenti de sa sévérité, écrivit plus tard une seconde lettre, comme si entre-temps il avait reçu de Cicéron une réponse: « Si ma précédente lettre t'a offensé, [...] apprête-toi maintenant à entendre des mots qui apaiseront tes sentiments blessés »<sup>53</sup>.

Autre circonstance, plus spectaculaire encore. Alors qu'il cherchait à faire traduire en latin l'*Illiade* et l'*Odyssee* (il ne connaissait pas le grec), Pétrarque reçut une lettre d'Homère. C'était évidemment un canular (l'épître est rédigée en latin !), et l'on soupçonna Boccace d'en être l'auteur. Mais Pétrarque, défiant les lois du temps, entra dans le jeu et répondit aussitôt. La réponse est intéressante en cela qu'elle établit une parfaite équivalence entre le passage du grec en latin, c'est-à-dire la lisibilité même du texte homérique, et l'apparition du visage d'Homère :

« Hormis quelques incipits de certains livres, d'où semblait jaillir l'image du visage ami que j'avais tant espéré voir, une image entraperçue et vague à travers la distance, ou plutôt la vision de ses cheveux flottant dans l'air, tandis qu'il s'évanouissait sous mes yeux, – hormis tout cela, aucun trait d'un Homère latin ne m'avait touché, et j'avais perdu tout espoir d'être un jour avec toi face à face »<sup>54</sup>.

Extraordinaire illusion : l'original, une fois traduit, « restitue »<sup>55</sup> la présence même de l'auteur, le ressuscite en quelque sorte. Il y a là, semble-t-il, plus qu'une simple métaphore. On a le sentiment d'une profonde expérience de l'être, dont la conséquence ne serait autre que d'annuler les grandes contradictions de l'expérience commune. L'abolition des frontières entre vie et mort, entre présence et absence, conduit alors à une re-définition de l'instance manquante de la communication. Une voix se met à retentir, un visage à apparaître : 'Homère est là pour Pétrarque'. Toutefois, si la figure de l'auteur se dessine dans sa singularité, il serait abusif de penser qu'une telle présence advient sur le mode de l'hallucination. Pétrarque ne subit aucunement la vision, il la construit plutôt, il la façonne, il la dramatise. Certes, Homère est là, mais

<sup>52</sup> F. Pétrarque, *Familières*, XXIV, 4. C'est moi qui traduis, à partir de la version anglaise de J. H. Robinson : « And as I read I seemed to hear your bodily voice [...] Now it is your turn to be the listener » (*The First Modern Scholar and Man of Letters*, New York, G.P. Putnam, 1898).

<sup>53</sup> F. Pétrarque, *Familières*, XXIV, 6. « If my earlier letter gave you offence, [...] you shall listen now to words that will soothe your wounded feelings » (J. H. Robinson, op. cit.).

<sup>54</sup> F. Pétrarque, *Familières*, XXIV, 12. « Except for a few of the opening lines of certain books, from which there seemed to flash upon me the face of the friend whom I had been longing to behold, a momentary glimpse, dim through distance, or, rather, the sight of his streaming hair, as he vanished from my view, – except for this no hint of a Latin Homer had come to me, and I had no hope of being able ever to see you face to face » (J. H. Robinson, op. cit.).

<sup>55</sup> F. Pétrarque, *Familières*, XXIV, 12. « This friend of ours [le traducteur, Léonce Pilate] will restore you to us in your entirety » (J. H. Robinson, op. cit.).

c'est sur le mode de la *fiction* (d'une fiction à usage privé), dont l'auteur n'est pas dupe et avec laquelle il joue<sup>56</sup>.

Une telle *mise en fiction* (comme on dit 'mise en scène') de la relation littéraire est pour nous surprenante, et même si l'on se replace dans la perspective généalogique que j'ai annoncée, on a quelque peine à relier l'extraordinaire intimité de Pétrarque avec la lettre augustinienne<sup>57</sup> à la familiarité qu'entretient Sartre avec l'œuvre de Flaubert. L'auteur de *L'Idiot de la famille* aurait-il pu engager un « commerce » aussi immédiat, aussi animé, avec celui de *Madame Bovary* ? Non, car il semble que la prosopopée, désignée traditionnellement comme une figure du sublime, s'accorde mal à la sensibilité moderne. En revanche, il n'y a rien d'étonnant à la voir convoquée chez un auteur pour qui le latin de Virgile, de Cicéron et de Sénèque représentait une sorte d'absolu rhétorique. On peut ajouter que le temps et l'espace du monde n'entrent ici pour rien. C'est une dimension toute chrétienne qui permet à Pétrarque de ranimer une voix disparue, une dimension où l'âme seule, indifférente à la pesanteur du corps, garantit la présence des êtres. Voici les conseils que Pétrarque prodigue à un jeune ami qui se plaint de trop d'éloignement :

« ...s'il [le souvenir] a tant de force qu'il vaine la mort et nous donne de fréquenter nos amis défunts comme s'ils étaient vivants [...] s'il a cette force, comment s'étonner qu'il vainque aussi l'absence et nous rende présent le visage des amis qui sont loin ? [...]

Souviens-toi plutôt, je t'en prie, non de cet éloignement qui sépare les corps – qu'est-ce qui peut bien paraître éloigné en ce seul point de la brève étendue où nous sommes, et dont nous, les hommes, habitons à peine une infime

<sup>56</sup> « Je me suis entretenu avec toi pendant un long moment, comme si tu avais été à mes côtés. Mais maintenant l'illusion s'évanouit, et je me rends compte à quel point tu es loin de moi. Et la crainte m'envahit que tu prêtes à peine attention, du fond du royaume des ombres, à tout ce que je viens d'écrire. Pourtant, je me souviens que toi, tu m'as écrit librement » (F. Pétrarque, *Familieres*, XXIV, 12). « For a long while I have been talking to you just as if you were present; but now the strong illusion fades away, and I realise how far you are from me. There comes over me a fear that you will scarcely care, down in the shades, to read the many things that I have written here. Yet I remember that you wrote freely to me » (J. H. Robinson, op. cit.).

<sup>57</sup> L'imprégnation intellectuelle est telle que celui-ci écrit à propos des *Confessions* qu'elles font « presque partie de [sa] main » (F. Pétrarque, *Seniles*, XV, 7, cité par U. Dotti, *Pétrarque*, trad. J. Nicolas, Fayard, 1991, p. 35). Nombre d'auteurs ont par ailleurs montré l'énorme influence, tant rhétorique qu'intellectuelle et spirituelle, d'Augustin sur Pétrarque (voir par exemple E. Luciani, *Les Confessions de saint Augustin dans les Lettres de Pétrarque*, Etudes augustinienes, 1982), ainsi que la tendance de ce dernier à relire sa propre vie comme une répétition du destin exemplaire de l'auteur des *Confessions* (U. Dotti, *Pétrarque*, trad. J. Nicolas, Fayard, 1991, pp. 35-36).

partie ? –, mais qu'il est en ton pouvoir d'être présent par l'âme et par la pensée »<sup>58</sup>.

Je voudrais cependant conclure sur une hypothèse : la rhétorique et le sentiment religieux ne sont peut-être pas les seuls critères à pouvoir expliquer la dramatisation que Pétrarque imprima à la relation littéraire. On aurait tout avantage à considérer un aspect qui, à première vue, peut paraître anecdotique, mais qui n'en est pas moins décisif : le statut du livre en cette fin d'un Moyen Age plus inventif qu'on ne le croit en général, et partant : l'acte de lecture dans son aspect matériel. Cette connaissance des conditions et des pratiques nous apporterait à coup sûr des éléments originaux de compréhension.

On doit donc prendre le soin de rappeler certaines circonstances :

– Malgré une réelle explosion de l'activité des copistes européens entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>, la plupart des livres restaient rares. Il n'est pas douteux que la découverte fortuite de textes inédits de Cicéron ait conféré au volume consulté un caractère symbolique exceptionnel, une sorte d'aura, et d'autant plus marquante que Pétrarque avait jusqu'alors dépensé une grande part de son énergie à dépister le manuscrit<sup>60</sup>.

– Lorsque Pétrarque découvrit ces lettres, il ne fit pas que les lire « avec la dernière impatience »<sup>61</sup>, il en prit aussitôt copie. Avant l'invention de l'imprimerie, la lecture passe presque nécessairement par la réécriture<sup>62</sup>, par un véritable geste d'appropriation où l'effort physique se conjugue à l'enthousiasme. N'en déplaise à Pétrarque lui-même, la lecture n'est pas alors qu'un exercice spirituel, c'est une activité où le corps est expressément engagé, et, si l'on peut dire : un corps-à-corps. Cela est d'ailleurs confirmé par le comportement de Pétrarque lui-même : on sait par exemple qu'il tenait à sentir une proximité physique avec les auteurs anciens : « ...il allait visiter les endroits où ils avaient séjourné ; il se mettait à leur place et discutait leurs affaires. Il notait soigneusement chaque expression, chaque anecdote, jusqu'aux détails biographiques les plus insignifiants, dans l'espoir de faire revivre les Anciens dans toute la plénitude de leur existence »<sup>63</sup>.

– Enfin, et c'est sans doute l'élément le plus important, les progrès accomplis depuis le VII<sup>e</sup> siècle dans la présentation des textes manuscrits ont considérablement modifié le rapport des écrivains avec leurs propres productions. Paul Saenger a montré par exemple comment la maîtrise de toutes les nouvelles techniques permettant une meilleure lisibilité du texte, qui jusqu'alors nécessitait un déchiffrement oral, et comment l'extension de la

<sup>58</sup> F. Pétrarque, *Aux amis. Lettres familières, I et II*, trad. C. Carraud, Jérôme Millon, « Atopia », 2002, pp. 171 et 174

lecture silencieuse qui s'ensuit, ont fait naître un « goût de l'intimité qui allait devenir caractéristique de la culture littéraire de la fin du Moyen Age »<sup>64</sup>.

Ce sont tous ces facteurs, combinés, qui permettent d'appréhender la possibilité même d'une relation littéraire si hautement personnalisée, si sincèrement empreinte d'amitié et en somme, si vivante.

Les historiens et les théoriciens de la littérature sont d'accord : nos représentations de lecteurs modernes, conditionnées par une production de masse de l'imprimé, n'ont plus aucune validité dès lors qu'on change de contexte historique<sup>65</sup>. Une généalogie du « commerce » ne saurait donc se passer d'une recherche interdisciplinaire, qui aurait ainsi toutes les chances de saisir, pour chaque période abordée, la spécificité d'un « dispositif de lecture », ainsi que de l'« appareillage culturel »<sup>66</sup> qui le soutient. C'est dans le droit fil d'une telle interdisciplinarité, telle que Roger Chartier l'appelait de ses vœux il y a quelque quinze ans<sup>67</sup>, que j'ai tenu à inscrire cette réflexion.

Il me reste maintenant à remercier le bon génie du malentendu, qui nous fait parcourir des centaines de kilomètres non pas tant pour résoudre des énigmes – la disparition, la mutiplication ou la résurrection d'un auteur –, que pour jouir du mystère qu'elles proposent. Et à vous remercier de m'avoir accompagné dans cette enquête.

<sup>59</sup> L. Fèbvre & H.-J. Martin, *L'Apparition du livre*, Albin Michel, « L'Evolution de l'humanité », 1971, p. 32

<sup>60</sup> « Whenever, in his travels in foreign lands, he caught a distant glimpse of some secluded monastery, he hastened to the spot in the hope of finding the object of his search » (J. Sandy, *A History of Classical Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958, pp. 6-7).

<sup>61</sup> « ...with the utmost eagerness » (F. Pétrarque, *Familieres*, XXIV, 4, trad. J. H. Robinson, op. cit.).

<sup>62</sup> On sait que Boccace, rendant pour sa première visite à Pétraque dont il « désirait avidement posséder les œuvres », recopia une partie de sa correspondance (voir U. Dottì, op. cit., p. 194).

<sup>63</sup> M. Metschies, *La Citation et l'art de citer dans les Essais de Montaigne*, trad. J. Brody, Honoré Champion, 1997, p. 40

<sup>64</sup> P. Saenger, « Lire aux derniers siècles du Moyen Age », in G. Cavallo & R. Chartier (dir.), op. cit., p. 159

<sup>65</sup> « The generalizations of contemporary literary theorists are based on the age of mass produced books, which began in the eighteenth century, rather than on the practices of the ancient world, in which an "edition" meant the production of a single, handwritten copy » (B. Stock, *Augustine the Reader. Meditation, Self-Knowledge, and the Ethics of Interpretation*, Cambridge, Mass., The Belknap Press of Harvard University Press, 1998, p. 6).

<sup>66</sup> J.-P. Saint-Gérard, « Mesures et analyse du style: le cas du XIXe siècle français », Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand II (<http://www.chass.utoronto.ca/epc/langueXIX/jgstyl/index.html>).

<sup>67</sup> R. Chartier, « Le monde comme représentation », op. cit., p. 1509